

La Convention - Traité de Bâle

Le Directoire - Traité de Campo-Formio

Numéro d'inventaire : 2024.6.20

Auteur(s) : Paul Lehugeur

A. Lahure

Type de document : planche didactique

Éditeur : A. Lahure, imprimeur-éditeur, 9, rue de Fleurus, Paris (à droite)

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1886 (vers)

Collection : Histoire de France en cent tableaux, par P. Lehugeur

Inscriptions :

- numéro : N° 89 (recto) (en haut)
- titre : La Convention - Traité de Bâle (recto) (en haut)
- titre : Institutions de la Convention (titre d'encart) (recto)
- numéro : N° 90 (verso) (en haut)
- titre : Le Directoire - Traité de Campo-Formio (verso) (en haut)

Matériau(x) et technique(s) : carton

Description : Planche recto-verso. Feuille imprimée collée sur carton rigide. La planche n'ayant pas d'œillet de suspension, un trou a été fait en haut, dans lequel subsiste un reste de cordelette.

Mesures : hauteur : 44,5 cm

largeur : 32,5 cm

Notes : Cette planche, présentant 2 tableaux, est extraite d'une série de 100 tableaux portant sur l'histoire de France des origines à 1815, qui complète un manuel d'histoire des années 1880. Le musée possède 28 planches différentes de cette série, soit 56 tableaux (plus 4 planches en double). L'auteur, Paul Lehugeur (1854-1916) a été élève de l'ENS, professeur agrégé d'Histoire au lycée Henri IV.

Mots-clés : Histoire et mythologie

Lieu(x) de création : Paris

Utilisation / destination : enseignement

Représentations : scène historique : histoire, 18e siècle, France / Recto (n° 89): La Convention - Traité de Bâle Un texte de présentation du contexte historique 4 scènes représentées et commentées: Le Vengeur - Le 10 Thermidor - Le 13 Vendémiaire - Exécution de Charette 1 encart: Institutions de la Convention Verso (n° 90): Le Directoire - Traité de Campo-Formio Un texte de présentation du contexte historique 3 portraits représentés et commentés: Marceau - Hoche - Kléber 2 scènes représentées et commentées: Le Pont d'Arcole - Bataille de Rivoli

Autres descriptions : Langue : français
ill.

Objets associés : 2010.08495

1996.01234

2002.01601

N° 88

LA CONVENTION — LA TERREUR

N° 88

La Convention, qui succède à la Législative (septembre 1792), proclame la République, met le roi en jugement et le condamne à mort (janvier 1793). Les Girondins, qui montrent quelque modération, sont chassés de l'Assemblée (31 mai), et envoyés à l'échafaud; la Commune gouverne par la terreur, au moyen du Tribunal révolutionnaire et du Comité de salut public; Robespierre, appuyé sur elle, extermine tous ses ennemis sans distinction de partis; les enragés, tels qu'Hebert, les indulgents, tels que Danton, sont exécutés les uns après les autres à côté des républicains modérés et des royalistes, tels que Malherbes, Lavoisier, André Chénier. La terreur s'étend à la province; les victimes sont innombrables. — A l'extérieur, Dumouriez bat les Autrichiens à Jem-

mapes (1792), et conquiert la Belgique, pendant qu'une autre armée enlève au Piémont Nice et la Savoie. A la mort de Louis XVI, la coalition devient générale: seule contre l'Autriche, le Piémont, la Prusse, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, Naples et Rome, la France est vaincue à Nerwinden, son territoire est envahi; en proie à la guerre étrangère et à la guerre civile, sa situation semble désespérée (août 1793), mais elle se relève par des prodiges d'énergie; Carnot organise de nouvelles armées, que commandent Jourdan, Hoche, Marceau, Kleber, Bonaparte; les Anglais sont vaincus à Hondschoote, et les Autrichiens à Wattignies (octobre 1793); le territoire est partout délivré, et les armées françaises franchissent à leur tour le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.



Bombardement de Lille.

Les Autrichiens, désespérant de prendre Lille d'assaut, couvrent la ville de projectiles, bombes et boulets rouges qui portaient partout l'incendie et la dévastation; mais les habitants faisaient gaiement la chasse aux bombes, les saisissaient avec des pincettes et les jetaient dans l'eau pour les empêcher d'écarter; un perroquet imaginaire se faisait un plat à barbe avec un éclat de bombe, et s'installait dans la rue; tous ses voisins voulaient se faire raser par lui, mais il n'en eurent pas le temps, parce que les Autrichiens décampèrent (6 octobre); ils n'avaient plus de bombes, ils avaient perdu 2000 hommes, et Dumouriez s'avancait pour les chasser.



Bataille de Jemmapes.

La victoire de Valmy avait forcé les Prussiens à reculer; la victoire de Jemmapes arrêta les Autrichiens et donna la Belgique à la France; l'armée française, composée en grande partie de volontaires, était mal vêtue et mal équipée, mais elle était soutenue par l'enthousiasme et dansait la carmagnole jusqu'au feu du canon; elle s'élança en chantant à l'assaut des positions autrichiennes, et rien ne put l'arrêter (6 novembre 1792). Le lendemain Dumouriez faisait son entrée à Mons, et le 14 à Bruxelles. La Belgique, délivrée des Autrichiens, était pleine de joie de devenir française, et l'Europe était plongée dans l'étonnement.



Exécution de Louis XVI.

Louis XVI mourut en roi et en chrétien. Réveillé à 5 heures du matin pour être conduit au supplice, il entendit la messe et communia; après avoir fait tranquillement ses dernières dispositions, il dit lui-même d'une voix ferme: « Partons »; le trajet dura une grande heure du Temple à la place de la Concorde; Louis descendit de voiture comme s'il fût entré dans son palais, monta les degrés de l'échafaud sans trembler, et se livra aux exécuteurs; il essaya de parler à la foule, mais un roulement de tambours couvrit sa voix, et le bourreau fit tomber la tête du roi de France (10 heures du matin, 21 janvier 1793).



Derniers moments des Girondins.

Marat, qui demandait 270 000 têtes pour fonder la liberté, était un objet de dégoût pour tous les honnêtes gens. Une jeune fille, Charlotte Corday, essaya d'arrêter la Terreur en poignardant le misérable, mais le tribunal révolutionnaire redoubla de fureur et envoya à l'échafaud non seulement Charlotte Corday et Marie-Antoinette, mais aussi vingt-deux députés girondins, tels que Verguian. Ils marchèrent au supplice en chantant la Marseillaise (octobre 1793). Le duc d'Orléans Philippe Égalité et Mme Roland les suivirent de près à l'échafaud; la guillotine fut en permanence jusqu'au mois de juillet 94.

N° 90 LE DIRECTOIRE — TRAITÉ DE CAMPO-FORMIO N° 90

Le nouveau gouvernement, appelé le Directoire, est un essai de République modérée : le pouvoir législatif est partagé entre deux assemblées, le Conseil des Cinq-Cents et le Conseil des Anciens. Le pouvoir exécutif est partagé aussi entre cinq Directeurs, nommés par les Conseils. Mais ces deux pouvoirs ne peuvent pas s'entendre, et les Directeurs, pour gouverner, sont réduits à faire le coup d'État du 18 fructidor contre les députés royalistes (Septembre 1797). — A l'extérieur, la France, qui n'a plus à combattre que l'Angleterre, l'Autriche, le Piémont et le Pape, remporte de grandes victoires. La campagne d'Allemagne est d'abord malheureuse : Jourdan est battu à Würtzbourg dans la vallée du Mein (1796), et Moreau, isolé dès lors au cœur de la Bavière,

est contraint à la retraite. Mais la campagne d'Italie est une série prodigieuse de victoires. Bonaparte, avec 35 000 hommes, bat 65 000 Autrichiens et Piémontais, à Montenotte, à Dego, à Millésimo, à Mondovi : les Piémontais, réduits à traiter, cèdent à la France la Savoie et Nice (1796). Bonaparte achève à Lodi la première armée autrichienne et en détruit une seconde à Lonato et à Castiglione (1796). Une troisième armée autrichienne est bientôt anéantie à Arcole et Rivoli ; l'armée pontificale est culbutée et le Pape cède définitivement le Comtat Venaissin à la France (1797). Une quatrième armée autrichienne, qui tente de barrer à Bonaparte le chemin de Vienne, a le sort des trois autres. En même temps Hoche reprend brillamment l'offensive en Allemagne.



Marceau

Né à Chartres en 1769, sergent en 1789, général de division en 1795 ; un des vainqueurs de Fleurus ; tué à Altenkirchen (Allemagne), à l'âge de vingt-sept ans (1796).



Hoche

Né à Versailles en 1768, soldat à seize ans, général en chef à vingt-quatre, vainqueur à Wissembourg, pacificateur de la Vendée, mort à vingt-neuf ans (1797).



Kléber

Né à Strasbourg en 1735, d'abord officier autrichien, puis volontaire français en 93, général en 95, s'illustra en Allemagne, en Vendée, en Égypte ; assassiné au Caire (1800).

L'Autriche vaincue signe le traité de Campo-Formio, par lequel elle cède à la France la Belgique (octobre 1797). Deux autres provinces autrichiennes, le Milanais et le Mantouan, recouvrent leur indépendance pour former la Répu-

blique Cisalpine. — Au congrès de Rastadt (1798), l'Allemagne cède à la France les possessions allemandes de la rive gauche du Rhin. La France a vaincu la coalition et conquis ses limites naturelles ; l'Angleterre seule continue la guerre.



Le Pont d'Arcole.

Les Français n'étaient que 50 000 contre 60 000, mais les Autrichiens étaient dispersés : Bonaparte résolut de les accabler en plusieurs fois ; il sortit de Vérone pendant la nuit, par la porte occidentale, comme s'il projetait de se replier, et, faisant un grand mouvement tournant à travers les marais, il vint attaquer l'un des corps ennemis par derrière, au pont d'Arcole. Mais ce pont est défendu en tête par une formidable artillerie et battu en flanc par des Croates embusqués. Angereau s'y précipite avec ses grenadiers ; il est repoussé. Alors Bonaparte, arrêtant les fuyards, s'élance lui-même sur le pont, un drapeau à la main : tous ses compagnons tombent autour de lui ; Lannes reçoit trois blessures ; Bonaparte, aveuglé par la fumée, tombe dans le marais et n'en sort qu'à grand-peine, mais sa bravoure a doublé la force de ses soldats : le lendemain l'attaque est renouvelée et les Autrichiens battent en retraite, laissant derrière eux 10 000 morts et 6 000 prisonniers (novembre 1796). Bonaparte entra à Vérone par la porte orientale.



Bataille de Rivoli.

Après Arcole les Autrichiens reçurent de nombreux renforts, et purent bientôt reprendre l'offensive ; mais leur général Alvinzi commit encore la faute d'éparpiller ses forces : non seulement il envoya 20 000 hommes au secours de Mantoue, pour n'en garder que 40 000, mais encore il adopta les dispositions les plus dangereuses : son infanterie s'avança d'un côté, sans canons ni chevaux ; l'artillerie et la cavalerie prirent un autre chemin, sans avoir un seul bataillon pour les défendre. Bonaparte se jeta vivement entre ces deux armées incomplètes, et prenant une forte position sur le plateau de Rivoli, il se tourna successivement contre chacune d'elles : l'infanterie autrichienne, mitraillée par des canons auxquels elle ne pouvait pas répondre, descendit le plateau dans une inexplicable confusion ; l'artillerie ennemie, reçue par une vive fusillade au moment où elle atteignait le plateau, ne put pas même se mettre en batterie ; le terrain était défavorable à la cavalerie ; la déroute d'Alvinzi fut complète (janvier 1797).